

## **UN PAS**

de Nathalie Sabato

*Le 9 septembre 2005, 3<sup>ème</sup> prix du concours de nouvelles « Femina », thème : « La femme et le temps ».*

« *Ton père, il est pas vitrier, à ce que je sache !* »

Toujours ça qu'elle dit, la mère, quand je passe devant la télé qui est sur le point de lui vomir son « Top Models » de 14 h 45.

Non, mon père il est pas vitrier. Les verres, il les boit. C'est moins fatigant.

Je reste plantée bien devant le poste. Exactement ce qu'elle déteste.

« *Ôte-toi de là devant illico j'te dis, ou ça va chauffer !* » elle rajoute, tassée dans son fauteuil en skaï décati.

Ma mère, quand elle sera morte, elle va se réincarner en fauteuil. C'est obligé.

« *Tu peux me signer mon carnet ?* » je lui demande depuis toujours le même endroit.

« *Nom de Dieu ! Fous-moi le camp, sale gamine, tu vois bien que j'ai pas le temps !* ».

Cette patate de canapé, c'est ma mère et moi, j'aime pas les pommes de terre.

J'ai imité sa signature. On est lundi.

J'adore trop rêver. Étendue sur mon lit, je ferme les yeux et c'est comme si je sors de mon corps et que je m'envole. Des canards sauvages passent au-dessus de ma tête. Je les suis. Si bien, je suis.

« *Hé, y'a la table à mett' !* » elle chante matin, midi et soir. Pas moi qui achèterais son disque.

« Hé », c'est moi. Pour ma mère. Pour les autres, je suis Sandra. Sauf pour certains de l'école, qui m'appellent « Ousk ».

À midi, en rentrant des cours, j'ai croisé Papa qui marchait pas très droit.

« *Ousk t'étais, toi ?* » il me demande, à moi.

« *Ben, à l'école.* » je lui réponds.

« *Faudra que... tu me montr' un peu ton...ton...carnet, hein ?* » il essaie de dire.

Une fois par mois, environ, il se souvient de moi. Alors il demande toujours à voir mon carnet de notes. Je dis oui et puis il oublie.

« *Et toi, faudra que tu me rendes ce que j'avais dans ma tirelire.* »

« *Mais t'inquiète, oh là là. Y'a l' temps, non ?* »

J'ai séché les cours tout l'après-midi. On est mardi.

Je voudrais faire violoniste. Mais faudrait d'abord pouvoir apprendre le violon. J'essaie déjà de lire les notes sur une vieille partition que m'a donnée mon amie Mélanie.

« *Pourquoi que tu ferais pas coiffeuse, hein ? Ça au moins, y'en a toujours besoin, c'est comme les plombiers.* » a dit la Bintje.

« *Peut-être, mais si les clients, c'est que des comme toi, je risque pas d'avoir beaucoup de boulot* » j'avais répondu.

Ça fait mal, une claque dans la figure. Dedans, surtout.

J'ai pas compris. On est mercredi.

« *Tais-toi, tu vois bien qu'y a Sandra qui fait ses d'voirs !* » elle a hurlé à mon petit frère.

Elle a dit mon prénom, C'est qu'elle doit regretter, pour hier. Si je lui demandais ?

Dès que « Les feux de l'amour » seront passés. Mais juste avant que « Derrick » commence. Bon, j'ai cinq mini minutes, pas une de plus. Je sais, j'ai chronométré. Avec la montre spéciale que j'ai reçue d'oncle Simon.

« *Hé, t'oublieras quand même pas de mettr' la talb', après tes d'voirs, hein ?* »

M'en fous, j'ai pas entendu.

Une fois par semaine, il sortait sa belle boîte en bois du tiroir. Chaque montre était emballée dans un petit mouchoir en tissu blanc, comme un cadeau d'hôpital. Il déposait chacune sur son bureau et après, il les admirait toutes. L'ensemble et puis une par une, séparément. Ensuite, il les astiquait longtemps, pour qu'elles brillent bien de partout. À la fin, ils brillaient trop, les diamants d'oncle Simon. Même qu'il m'a donné le plus beau de sa collection.

C'était pas mon vrai oncle, en fait. Il habitait juste sur le même palier et ses enfants à lui étaient très loin, en Amérique. Un jour, il est retourné là-bas. Avant de partir, il me l'a donnée en souvenir. En pensant fort à lui, je me suis endormie. On est jeudi.

Profession du père ? On me demandait dans un questionnaire. Alors j'en ai parlé à la mère.

« *Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Dis-y à ton père !* »

« *L'est où ?* » je lui fais.

« *À son bureau, pardi. Va l'chercher, ça te fera bouger. Pis tu pourrais l'aider au lieu de rêvasser.* »

J'ai déjà marché toute la journée. Plus de lycée. Je regarde les violons dans les vitrines. C'est beau. Comme la montre d'Oncle Simon.

Me suis assise à son "bureau". Café des Lilas. Il avait les yeux ouverts mais c'était comme s'il voyait pas. Il a pas bougé. On aurait dit qu'il était mort mais qu'il avait juste oublié de tomber.

« *Alors, ça bosse dur ?* » je lui dis.

« *J'arrête pas, faut pas croire.* » il fait.

« *Papa, je voudrais jouer du violon* » je lance d'un coup.

« *Ben t'as qu'à te trouver une équipe, je sais pas moi... Bon, faut qu'j'aille...* ».

Il s'est levé, il est parti. On est vendredi.

Presque pas dormi de la nuit. J'entends le souffle léger du petit frère à côté. Et le turbo de la grosse mère, surtout. Mon oreiller est trempé. J'ai les yeux comme des trous. C'est le « tic tic » du cœur d'oncle Simon, sous mon coussin. L'or devient tout chaud quand je le presse contre ma joue. C'est doux.

Mais pourquoi y'a plus les canards sauvages ?

J'entends les autres se réveiller et l'employé de bureau rentrer. La famille au grand complet, comme dans la pub à la télé où y'a du soleil dès qu'on pose le Ricoré sur la table du petit déjeuner. Faudrait qu'on essaie chez nous, des fois que ça marcherait. On sait jamais.

J'ai pas envie d'être samedi. On est samedi.

Rien compris, on s'est retrouvé tous les quatre à table. Comme à la télé, mais sans soleil et sans le Ricoré. C'était bien quand même.

« *A' t'a dit, la p'tite, qu'a' veut faire du violon ?* » il a dit à la mère.

« *Quoi, c'est vrai ça, Sandra ?* » elle m'a demandé à moi, comme si on lui avait annoncé que je me droguais.

« *Ben oui, quoi ?* » j'ai répondu.

« *Qui c'est qui t'a encore fichu ces conneries dans la tête, hein ? T'as pas autre chose à penser, hein ?* » a dit le canapé énervé.

« *Laisse-la, elle fait rien de mal !* »

Mon père avait parlé.

Moi je dis qu'il devait bien y avoir un vieux fond de chicorée dans une de ces sales armoires pourries en formica. C'était obligé.

« *J'en ai parlé à Dédé qui connaît quelqu'un, qui connaît quelqu'un qui en a un, de violon. Vais voir ce que je peux faire* » il a rajouté. J'ai cru que j'étais dans un Walt Disney.

Dès que j'ai pu, j'ai foncé téléphoner à Mélanie. Pour tout lui raconter. Elle m'a dit qu'elle me prêterait des tas de partitions et aussi un lutrin.

J'aimais bien ce samedi. Sauf que mon père est déjà reparti. J'aurais voulu lui dire merci. Tant pis.

Encore mal dormi. Quand elle est pas là, je dors pas. Ça m'a fait ça quand j'ai du l'emmener à réparer. J'arrive pas à la retrouver. Pourtant, elle est toujours sous mon oreiller. Je vais demander au bulldozer.

« Maman, t'as pas vu ma montre ? » je lui fais.  
« Oh, mais c'que tu nous les brise, avec c't'engin ! T'as dû l'avaler, tellement que tu l'serres contre toi ! De toute façon, t'es plus un bébé, alors faut qu't'arrêtes avec ça, ».  
J'ai chaud.  
Je file au bureau. Voir Superman.  
Y'a plein de collègues autour de lui et comme un air de fête. Ça gesticule, ça pue, ça parle fort.  
Je trace pour arriver jusqu'à lui.  
« Hé, mon violon ? T'en es où ? » je lui dis.  
« Au quatrième...apéro et j'ai... pas fini ! »  
« Et Dédé, qu'est-ce qu'il dit ? » je lui redemande.  
« Dédé, eh ben Dédé...il dit...santé ! ».  
Je voulais partir en courant mais mes pieds, ils bougeaient pas.  
« Hé, les gars ! Je...vous présente ma fille, euh...Sandra ! ».  
Et voilà que je suis encerclée par quatre Peaux Rouges. Avec des gros nez de clown pas drôles.  
Et des haleines de dragons du Beaujolais.  
« Hé...merci, c'est sympa ! » il me dit le premier.  
« T'es trop mignonne, toi. » il fait le deuxième en me touchant la joue.  
« À la santé de...Sandra, qui nous offre la tournée et surtout, à la montre du tonton ! ».  
Du coup d'un coup, mes pieds fichent le camp.  
Je les suis comme je peux. Je cours. Où ? Je ne sais pas. Jusqu'en Amérique.  
Le plus loin possible.  
Je m'assieds sur le banc du quai 1 de la gare. Plus de souffle.  
Prendre le prochain train. Un vrai départ. Je choisis le TGV de 14h45, le « Top Models ».  
Plus de montre. Celle du quai affiche 14h38.  
Je vais bientôt ranger mon Bic dans mon sac. Assez écrit. Après, je jetterai mon cahier dans cette poubelle noire, au pied de l'escalier.  
Y'a une sorte de musique dans l'air. Un son tout écrasé qui sort d'une enceinte minuscule.  
Plus de violon. Il est 14h 41.  
Je me lève. Poubelle.  
Annonce d'entrée en gare. 14h42.  
Je pense. Vous aviez pas le temps. Moi qui l'ai plus, maintenant.  
La locomotive s'approche. Je fais un pas.  
On était dimanche.